

Nathalie Sarraute L'enfant russe de la rue Marguerin

● Elle a 9 ans quand elle s'installe avec son père et sa belle-mère, dans cette partie du 14^e où, au début du siècle, s'étaient réfugiés de nombreux émigrés russes.

Comme l'a élégamment titré un critique le 21 octobre dernier : «Nathalie Sarraute n'est plus ici» (1). Ici ? C'est partout où on lit et traduit ses romans, met en scène son théâtre, et aussi un bout de 14^e, des rues, des jardins, une école, où elle a vécu ses premières années.

C'est dans «Enfance» (2), qu'elle a dévoilé des bribes de vie. Tout le contraire d'une autobiographie. Un dialogue pudique avec son double.

Nathalie Tcherniak débarque en 1909

avec sa mère qui a quitté son père pour vivre ses amours. Pour cette petite fille déchirée, Paris a un visage triste et arbore les couleurs de l'exil. Ainsi, elle retient de l'école maternelle «une cour nue entourée de hauts murs sombres autour de laquelle nous marchons à la queue leu leu, vêtus de tabliers noirs et chaussés de sabots».

C'est rue Boissonade qu'elle retrouve son père qui a fui l'Okhrana, la police du tsar. Elle y découvre l'existence de Véra, sa belle-mère, et vit alors des moments heureux. Elle aime le jardin du Luxembourg, ce prolongement naturel de la rue Boissonade, qui lui offre chevaux de bois, sucres d'orge, balançoires, espaliers en fleurs.

Après un séjour à Saint-Petersbourg où est retournée sa mère, elle revient à Paris. Son père, ingénieur-chimiste a reconstruit à Vanves, en plus petit, l'usine de colorants d'Ivanovo. Là, dans «une écoeurante odeur d'acide», coulent «des ruisseaux de liquide rouge, bleu, jaune».

Tachok, surnom affectueux que lui a donné son père, habite rue Marguerin, à l'autre bout de l'arrondissement. A-t-elle en mémoire les paysages flamboyants de l'hiver russe quand elle décrit «les rues bordées de maisons tristes, rue du Loing, rue du Lunain, rue Marguerin». Torturée par l'absence de sa mère, Paris lui semble être à l'unisson. Quand elle va à la clinique voir Véra qui vient d'accoucher, elle marche «dans une rue morne longue comme son nom. Ver-cin-gé-to-rix». Elle peint le parc Montsouris : «Son seul nom me semblait laid, la tristesse imbibait

petits arceaux, elles étaient comme plaquées là pour rappeler de vastes prairies et vous en donnaient une nostalgie par moments déchirante».

Mais, de sa chambre, elle entend des enfants jouer dans la cour de l'école communale de la rue d'Alésia (3). Et un jour, à son tour, elle se retrouve «un peu engoncée dans (son) épais tablier noir à longues manches fermé dans le dos, pas commode à boutonner». Une «autre» vie commence. Dans la salle de classe qui n'a pour tout «ornement que le tableau noir au fond de l'estrade et une terne carte des départements», elle écrit sous la dictée. La maîtresse prend les copies et va les noter, inscrire un signe sous son nom. Celui-ci est «la justice même, il est l'équité. Lui seul fait apparaître cette trace d'approbation sur le visage de la maîtresse quand elle me regarde. Je ne suis rien d'autre que ce que j'ai écrit». A l'école pas de traces du dehors : «Ici je suis en sécurité». Quand elle rédige une rédaction, elle veut «laisser les mots prendre tout leur temps, choisir leur moment, je sais que je peux compter sur eux; les derniers mots viennent toujours comme poussés par tous ceux qui les précèdent».

Paris l'appripoie. La voici dans une salle de cinéma, rue d'Alésia, elle regarde un film muet et rêve à son devoir de français. Elle va avec Micha, à la chasse aux prospectus de toutes les couleurs que distribuent les camelots de l'avenue d'Orléans (4). Au sortir de l'école, elle court jusqu'au café que tiennent les Panhard, les parents de Lucienne, sa copine de classe, «tout au bout de l'avenue du Parc Montsouris (5), juste à côté de l'entrée du parc, à droite, à l'angle de deux rues». Là elle joue à la

versé le siècle. Toujours là, aussi, «L'Idéal hôtel», où sa mère, de passage à Paris, est descendue. Il occupe, boulevard Jourdan, un immeuble daté 1911.

Comme Paris l'a apprivoisée, Paris a adopté la «colonie» russe du quartier. Des célèbres et des obscurs. Quand Nathalie arrive à Paris, Lénine habite au 4 rue Marie-Rose (La Page n° 36), de l'autre côté de la rue Sarrette, à deux pas de la rue Marguerin. Parmi les obscurs, les amis de son père, «hors du commun, des êtres extraordinaires (...) qui ont affronté sans flancher les plus terribles dangers, tenu tête à la police du tsar, lancé des bombes (...) ils ont marché par étapes (...) les pieds enchaînés, jusqu'au fond de la Sibérie, ils ont été enfermés dans des cachots, condamnés à la pendaison et ils ont attendu la mort avec sérénité». Elle aime beaucoup monsieur Ivanov qui bêgaie légèrement, «depuis qu'on est venu le réveiller dans sa cellule de condamné à mort et qu'on lui a annoncé que sa condamnation à la pendaison était commuée en détention à perpétuité» et «bien sûr, il n'avait pas signé de recours en grâce».

L'enfance s'achève le jour où Véra la conduit à l'angle de la rue d'Alésia et de l'avenue d'Orléans, où s'arrête le tramway Montrouge-Gare de l'Est. Elle va au lycée Fénelon, vers «la nouvelle vie». «Là s'arrête pour moi l'enfance. Quand je regarde ce qui s'offre à moi maintenant, je vois comme un énorme espace très encombré, bien éclairé».

JACQUES BULLOT

- (1) Pierre Lepape, dans «Le Monde».
- (2) Editions Gallimard, Folio, 1983.
- (3) Devenu le CES Jean-Moulin.
- (4) Rebaptisée, en 1949, avenue du Général-Leclerc («La Page» n° 44).
- (5) Devenu «René Coty».

Nathalie Sarraute
Enfance



«Enfance», de Nathalie Sarraute